Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 8

Rubrik: Cinema

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tennessee Williams, auxquels le public ne saurait quant à lui s'identifier sans masochisme — et qui en ont connu d'autant plus de succès.

Ce livre est heureux, à sa manière. Que les Américains soient les Elus ou les Philistins de notre siècle, ils n'en réclament pas moins la mort de ceux qui tentent de violer la conscience collective, à l'instar de toutes les sociétés. Or les héros de Ford et Tyler ne font pas appel à une pseudo-psychanalyse pour guérir ou plaider coupables. Quel que soit leur dénuement, ils se sont choisis et acceptés, à l'intérieur de leur univers, et du nôtre.

«Young and Evil», recherché à prix d'or, est devenu introuvable aux Etats-Unis. Nous devons aux entreprises courageuses de l'Olympia Press à Paris, de pouvoir le lire. Il ne s'ajoutera pas à la liste des romans-feuilletons d'une mauvaise littérature internationale. Son style nous a plutôt fait penser souvent aux essais modernes d'un Kérouac ou d'un Burroughs, par ses recherches qui ne sont point seulement techniques, et la façon dont il correspond à l'atmosphère et aux caractères de l'histoire. Maurice Dirodias, directeur de l'Olympia Press, le rangera à la suite de «Lolita», des œuvres d'Henry Miller, de ses traductions de Sade et de Genêt. Car il doit être lu comme un témoignage et un document sur un problème qu'il appartient à certains de poser, qu'il ne nous appartient pas de juger.

John L. Hopper.

CINEMA:

«Un Goût de Miel»

de Tony Richardson

On nous signale la reprise probable, sur les écrans de la Suisse, du fameux film de Richardson «Un Goût de Miel». En publiant les articles ci-après, nous aimerions rappeler à nos lecteurs ce chef-d'œuvre tout en les invitant à ne pas manquer l'occasion de le revoir. C.W.

Paul Glardon, dans le «Semeur Vaudois», Lausanne, écrit:

Quoique différant beaucoup de «L'Enfance d'Ivan», «Un Goût de Miel» nous plonge dans la même perplexité, quant à la forme, et nous enchante par la même découverte d'un réalisateur plein de promesses, anglais celui-là.

Il faut voir un film quatre ou cinq fois pour se prononcer valablement sur sa forme. Plaignons donc les critiques obligés de juger après une seule vision!

Ma premère impression est que nous tenons dans «Un Goût de Miel» un film fort bien fait, remarquablement interprété, un sujet d'une belle

densité dramatique . . . mais qui nous laisse un tout petit goût d'insatisfaction. Une seule vision ne permet pas de motiver cette réaction.

Peut-être est-ce une erreur de vouloir toujours chercher le chef-d'oeuvre. Nos rues ne sont pas bordées que de monuments historiques; ce serait lassant. Il faut bien des immeubles locatifs. «Un Goût de Miel», c'est cela; il a sa place et sa nécessité dans notre vie sociale.

Rédigé en forme de chronique, à la manière des «Quatre cents Coups» auquel il ressemble beaucoup par son style, «Un Goût de Miel» illustre une réalité sociale douloureuse: l'adolescence abandonnée.

Jo est une jeune fille astreinte par l'insouscience de sa mère à une vie scolaire et familiale plus que cahoteuse. Cette mère ne s'embarrasse pas de préjugés. Elle pratique l'amour à la mode papillon. Mais quand un amant est disposé à lui assurer une certaine sécurité matérielle, elle est prête à lui rester fidèle plus que le temps d'une aventure; elle ira même jusqu'à l'épouser.

Et s'il faut, pour conserver ce mari, abandonner sa fille assoiffée d'affection et de stabilité, elle n'hésite pas. Elle trouve même dans le caractère irritable de Jo (on serait irritée à moins) de bonnes raisons de tranquilliser ce qui lui reste de conscience.

Jo cherche alors la tendresse dont elle est sevrée auprès d'un Jamaïquain, cuisinier sur un paquebot. En de fort belles scènes, Tony Richardson peint avec une simplicité à laquelle se mêle une émotion discrète la naissance d'un amour juvénile: il y a dans cet amour beaucoup d'innocence et de pureté. Mais on n'a pas le temps de prévoir ce qui va se passer que c'est déjà arrivé: le cuisinier embarque et laisse Jo enceinte.

Jo s'installe dans une invraisemblable et vaste mansarde, où la rejoint bientôt *un jeune homosexuel:* Geoffrey. Il veille sur Jo comme une soeur aînée et, surmontant sa timidité, se rend même à une consultation prénatale pour recevoir les conseils indispensables à la prochaine maternité de Jo.

Mais, brouillée avec son mari, la mère se souvient de sa fille. Elle survient comme la mouche du coche et tourbillonne dans la mansarde, jetant à terre tout ce qui s'édifiait de positif entre Jo et Geoffrey. Sans un mot, sinon un billet d'adieu laissé sur la table, Geoffrey s'efface et disparaît.

Ainsi résumé, le film peut paraître immoral; certes les personnages vivent à l'écart des règles de la morale chrétienne, mais l'oeuvre est toute empreinte de respect et de pudeur. Elle m'a rappelé ces vers de Boileau: «Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse; le style le moins noble a pourtant sa noblesse.»

Il n'y a rien de bas ni de vulgaire dans ce film. C'est un cri déchirant, la plainte d'une adolescece bafouée dans son espérance la plus essentielle: une famille, la présence et l'amour d'un père et d'une mère. Et j'atteste, parce que j'ai en ce moment un cas semblable sous les yeux, que rien de ce que montre Richardson n'est exagéré.

On parle beaucoup aujourd'hui — et pour les combattre — des «tabous» moraux, sexuels et bourgeois imposés à l'humanité par vingt siècles de christianisme. Pauvre humanité écrasée par la religion ! «Un Goût de Miel» semble lui démontrer que s'en affranchir ne conduit guère au bonheur.

«Un Goût de Miel» est un réquisitoire accablant, qui laissera la conscience en paix de ceux qui prétendent édifier un monde nouveau sur les ruines de la morale chrétienne: il ne convaincra malheureusement que les convertis.

Bernard Dort, du «France Observateur» a publié la critique suivante:

Par bonheur, Un «Goût de Miel» n'est pas un film d'auteur. C'est d'abord un film d'acteurs. Le film de deux acteurs: Murray Melvin et Rita Tushingham. Celle-ci a quelque chose de Poil de Carotte: elle est déjà une femme. A moitié souffreteuse et à moitié clown. Un visage ingrat, une perruque de cheveux noirs et rèches et d'admirables yeux, que j'imagine verts et striés d'or. Sa pudeur, sa violence, ses moments d'abandon . . impossible de prêter des réactions plus justes à cette fille dont la mère est un peu putain et qui se voit condamnée à «vivre sa vie». On tremble alors que Rita Tushingham ne se gâte, qu'elle ne devienne trop vite une seconde Giulietta Masina. Mais ici c'est plûtôt à Chaplin qu'elle nous fait penser.

Son partenaire la vaut: c'est Murray Melvin qui fut, je crois, le créateur du rôle à la scène. Et quel rôle! Celui d'un jeune homosexuel qui trouve dans la compagnie de Rita Tushingham la camaraderie que la société et son «vice» lui refusent. Jamais, il me semble, un tel personnage n'était apparu sur un écran. Il n'a rien, en effet, des homosexuels grotesques dont le cinéma français, à commencer, hélas ! par Carné, est si friand. Mais nous ne nous trouvons pas non plus en présence d'un héros en proie aux affres de la damnation.

Murray Melvin incarne un jeune homme comme les autres, qui essaie de se débrouiller avec ce qu'il est, puisqu'il ne peut être autre chose que ce qu'il est. Entre la fille et lui, nulle conversion : l'un restera homosexuel et l'autre deviendra la mère de l'enfant que lui a fait un marin noir de passage. Mais la période où ils vécurent ensemble, comme «deux sœurs», unis par une étrange tendresse, restera peut-être ce que chacun d'eux aura eu de meilleur. Elle leur laissera dans la bouche comme «un goût de miel», la saveur des sentiments inexplicablement vrais et de cette compréhension dans laquelle deux victimes de la société parviennent à trouver un bonheur passager.

Cette saveur, le film de Shetagh Delaney et de Tony Richardson réussit à nous la faire partager. Dès lors peu importent ses outrances et son paupérisme. A travers le «couple» que forment Rita Tushingham et Murray Melvin *Un Goût de miel* est fidèle aux exigences les plus profondes du *Free Cinema :* ce qu'il nous dit, c'est exactement «l'importance des individus et la signification de la vie quotidienne».